

Naissances et décès.

Certaines personnes remarquaient récemment que, depuis assez longtemps, au moins depuis le commencement des grandes chaleurs, le chiffre des décès quotidiens dépassait toujours celui des mariages ou celui des naissances, quelquefois même de ceux-là à la fois.

C'est là un fait assez désagréable à constater et, si l'on tendait à se perpétuer, il deviendrait alarmant; il prouverait que sans l'immigration, faible, si l'on veut, mais constante, qui nous vient d'au-delà des mers, notre ville se dépeuplerait peu à peu.

Fort heureusement, il n'en est pas ainsi. Cet excédent des décès est un phénomène qui se produisit à certaines époques de l'année, dans presque toutes les villes du sud comme du nord, mais surtout dans celles du sud.

C'est une question de climat. Tout ce que nous pouvons y faire, c'est de prendre de sages mesures qui permettent aux organisations faibles de lutter contre les chaleurs, parfois intolérables auxquelles nous sommes soumis.

Et puis, est-il bien sûr que la liste que l'on nous donne, tous les jours, des naissances soit aussi exacte que celle des décès? On peut se permettre de naître sans l'autorisation du Bureau de Santé, sans même daigner lui en faire part.

C'est égal, il y a là un fait sur lequel il est bon d'attirer l'attention publique. Il est du devoir des administrations de prendre toutes les mesures convenables pour prolonger autant que possible la vie de leurs administrés, pour leur permettre de lutter contre les inclemences des différents climats, ici, contre les excès de chaleur, là, contre ceux du froid.

Il est très agréable de s'entendre appeler par ses concitoyens M. le maire, M. l'alderman, M. le conseiller municipal. Mais quelle responsabilité on encourt alors! et que de devoirs ces titres imposent!

Commémoration d'un savant. La ville de Pise, patrie de Galilée, vient de célébrer avec un grand éclat la « commémoration » de l'illustre savant. Ces fêtes, organisées par le radicalisme local, avaient attiré, de tous les coins de la péninsule, garibaldiens, vétérans de 1848, maçons et redoutés. On sait que les radicaux sont les derniers survivants de cette fautive expédition des Mille ou M. Lockroy fit ses premières armes; dans toutes les cérémonies publiques, on le compte par milliers.

L'inquisition a passé, comme on pense une mauvaise journée; et, bien qu'il soit aujourd'hui prouvé que Galilée n'a jamais fait de prison effective, bien que lui-même ait déclaré que ses juges l'avaient « traité poliment », on n'a pas manqué de rééditer la lamentable légende qui nous montre l'infortuné physicien soumis à la torture et usant sur sa pauvre nuque de sa douloureuse dernière année de sa douloureuse vieillesse.

devoltes où se liaient des paroles célèbres de Galilée, de sentences maximes empruntées aux annales de la libre pensée, une citation vaugement prud'homme de Victor Hugo, enfin des pensées comme celle-ci: «Honneur à Galilée, coupable d'avoir vu la terre tourner autour du soleil!» ou encore cette invocation, qui eût réjoui Homais: « Oh! physique, sauve-nous de la métaphysique! » Le pharmacien d'Yenville doit avoir quelques cousins en Italie.

LETTRES INEDITES

—DE—

NAPOLÉON Ier.

—Suite—

AU GENERAL SAVARY, DUC DE ROVIGO
Ministre de la police générale.
Paris, 30 mars 1813.

Je reçois votre lettre; j'avoue que je n'ai pu qu'être extrêmement étonné de la pièce d'hier, « intriguante ». Je ne parle pas des aptitudes et des inepties qui échappent à l'auteur à chaque instant; cela est du ressort du parterre. Mais je devais attendre du ministre de la police qu'on n'y maltraiterait pas la Cour d'une manière aussi plate et aussi bête. On dit l'auteur bien intentionné; mais c'est le cas de répéter qu'il vaut mieux de méchants ennemis que de sots amis. Jamais, dans aucun pays, on n'a laissé ainsi avilir la Cour. Cette pièce aurait été funeste à l'opinion, si elle n'était pas si maladroite et si dépourvue de talent. Ce qui me surprend surtout, c'est que c'est un homme qui a 80,000 francs de revenus dans vos bureaux qui s'avise de chercher à se populariser de cette manière. Faites cesser les représentations de cette misérable comédie, et composez différemment votre comité de censure. Il n'y a que des maîtres ou des malveillants qui aient pu approuver une pareille pièce.

A MARIE-LOUISE
Impératrice-Reine et Régente
Couditz, 6 mai 1813.
Ecrivez la lettre ci-joint au ministre des cultes.

Au ministre des cultes

Je vous envoie une circulaire que je désire que vous adressiez aux évêques. Veuillez bien la leur faire parvenir sans délai.

Circulaire aux évêques de France
La victoire remportée par l'Empereur et Roi, notre très cher époux et souverain, aux champs de Lützen, ne doit être considérée que comme une marque spéciale de la protection divine. Nous désirons que, au reçu de la présente, vous vous concertiez avec qui de droit pour faire chanter un Te Deum et adresser des actions de grâce au Dieu des armées, et que vous y ajoutiez les prières que vous croirez les plus convenables pour attirer la protection divine sur nos armées, surtout pour la conservation de la personne sacrée de l'Empereur, que Dieu préserve de tout danger! Sa conservation est aussi nécessaire au bonheur de l'Europe, à celui de l'empire, qu'à celui de la religion, qu'à la relève et qu'il est appelé à raffermir. Il en est le plus sincère et le plus vrai protecteur.

AU PRINCE CAMBACERES
Archichancelier de l'Empire
Dresde, 18 juin 1813.

Le ministre de la police, dans ses notes de police (dont je suis en général très satisfait par beaucoup de détails qu'elles contiennent, et les preuves fréquentes de son zèle que j'y trouve), paraît chercher à me rendre pacifique. Cela ne peut avoir aucun résultat, et me blesse, parce que cela supposerait que je

ne suis pas pacifique. Je veux la paix, mais non une paix qui me remette les armes à la main trois mois après et qui soit déshonorante. Je sais mieux que lui la situation de mes finances et de l'empire; il n'a donc rien à me dire là-dessus. Faites-lui comprendre ce que cette manière a d'inconvenant. Je ne suis pas un rodomont; je ne fais pas de la guerre un métier, et personne n'est plus pacifique que moi; mais la solennité de la paix, le désir qu'elle soit durable et l'ensemble des circonstances où se trouve mon empire, décideront seuls dans mes délibérations sur cette matière.

AU COMTE DE REMUSAT
Premier chambellan, surintendant des spectacles.
Dresde, 12 août 1813.

Je vous envoie un état des gratifications que j'accorde aux acteurs de la Comédie-Française qui ont fait le voyage de Dresde. Cet état monte à la somme de 111,500 francs; vous ferez solder ces gratifications par les caisses des théâtres.

- MM. Fleury.....10,000 francs.
Talmay.....8,600 —
Desprez, Saint-Phal, Baptiste, Cadet, Armand et Vigny.....6,000 —
Michot, Thénard, Michel.....4,000 —
Barbier.....3,000 —
Miles Mars.....10,000 —
Georges.....8,000 —
Emilie Contat et Bourgoing.....6,000 —
Thénard et Mézery.....4,000 —
M. Maigret.....2,000 —
Les sieurs Fréchet, Colson, Combes, Bouillon et Mongellans.....500 —

AU COMTE BIGOT DE PREMENEU
Directeur général des cultes
Paris, 8 avril 1815.

Le curé du Petit-Givet, nommé Raimbaud, est extrêmement dangereux. Il a du talent et beaucoup de haine. Faites-le destituer sur-le-champ, et faites nommer un bon curé.

NAPOLÉON.

DE TOUT UN PEU.

Américains et Japonais.

Un incident grave, qui augmente la tension des rapports entre Américains et Japonais, s'est produit à Honolulu tout récemment.

Quelques marins japonais ayant malmené un homme qui escortait une dame américaine habillant l'île, les marins américains résolurent de le venger. Ils s'emparèrent d'un marin japonais qui avait pris part à l'affaire, et le rouèrent de coups au point de mettre sa vie en danger.

On démolit en ce moment, à Paris, aux Champs-Élysées, l'hôtel de Béthune.

A ce propos, un souvenir macabre, bien que lointain déjà. Ce fut devant l'hôtel de Béthune qu'éclata, il y a six ans, le premier engin anarchiste; c'est devant cette noble maison de pierre que fut inaugurée la trisème célèbre série des bombes, marmittes et autres « tuyaux » de la propagande par le fait.

Les rayons X.

Les rayons X, connus toutes les découvertes importantes, ont suscité dans les directions à côté toute une série de recherches curieuses et de faits nouveaux.

M. Villari vient de trouver que les gaz traversés par des décharges électriques présentent des propriétés toutes nouvelles, et cependant les gaz n'ont point changé de nature chimique: par exemple, ils refroidissent les corps chauds plus vite qu'ils ne le faisaient avant d'avoir subi ce traitement; ils semblent être devenus meilleurs conducteurs de la chaleur; l'hydrogène est particulièrement sensible. Cette influence de la décharge électrique pourra néanmoins être utile: elle a un intérêt théorique considérable; des changements de propriétés physiques de corps simples, chimiquement constants, sont précieux à enregistrer: cela nous prouve combien notre chimie est encore peu avancée.

Les fêtes Russes.

Le programme des fêtes russes n'est pas encore entièrement élaboré. Cependant, il est plus que probable qu'il y aura dîner d'apparat à Peterhof et représentation de gala soit dans le parc, soit au théâtre de Peterhof, selon l'état de la température. Le spectacle se composera d'un ballet. Le Songe d'une nuit d'été, réglé par M. Marius Petipa. Ensuite, l'empereur et l'impératrice visiteront les navires de guerre français, et M. Félix Faure donnera un déjeuner ou un dîner en l'honneur du tsar, soit à bord du vaisseau amiral français, soit, ce qui est plus probable, à l'hôtel de l'ambassade de France.

Puis le président passera une journée à St-Petersbourg. Il recevra les députations des colonies françaises, de la capitale et des autres villes russes, visitera le tombeau d'Alexandre III, à la cathédrale des Saints-Pierre-et-Paul, ainsi que l'Asile et l'Hôpital de l'Association française et fera une promenade en voiture à travers les principales rues de Saint-Petersbourg.

A ce programme, déjà long, s'ajouteront peut-être un grand raout à l'hôtel de ville, une visite au camp de Krasno-Sélo, où M. Félix Faure assistera à quelques manœuvres des troupes, et une promenade à travers le parc impérial de Peterhof, féeriquement illuminé. Pendant cette promenade, un feu d'artifice sera tiré dans la rade de Peterhof.

LA RADIOSCOPIE.

Les fameux rayons X, baptisés rayons Röntgen depuis que le savant Allemand avait par hasard découvert quelques-uns de leurs propriétés, viennent de recevoir une application inattendue, grâce aux recherches entreprises par M. Séguin, professeur à l'école de Pharmacie de Paris, sur la demande de M. Pallain, directeur général des Douanes.

Justicié présent, on pouvait photographier à la lumière blafarde des tubes radiants de Crookes, le squelette du corps humain ou les objets de métal contenus en des boîtes de bois ou de carton. Les « photographes », disons-nous, c'est-à-dire que, après une pose assez longue, on obtenait un cliché qui lui fallait développer ensuite et tirer en épreuves par les procédés ordinaires. Le problème posé par M. Pallain, et que M. Séguin a résolu, a consisté à chercher le moyen de remplacer la plaque photographique par l'œil humain lui-même et à avoir directement et tout de suite ce que les opérateurs ne découvraient auparavant qu'après de longues manipulations sur leurs plaques gélatines.

Désormais, on a assisté aux expériences multiples qui le prouvent, les employés de la douane et de l'école munis d'un appareil dit « lorgnette humaine » pourront rapidement fouiller sans

les toucher les voyageurs suspects et visiter leurs colis et leurs bagages de toutes sortes sans avoir besoin de les ouvrir.

Cette lorgnette, ou plutôt cette chambre noire, présente à sa petite extrémité une fente dont le plan horizontal est de forme hémisphérique; grâce à cette disposition, elle enveloppe les yeux de l'observateur jusqu'aux tempes et intercepte ainsi l'entrée de la lumière si ce n'est par le gros bout de l'appareil. Ce gros bout lui-même, au lieu de porter des verres lenticulaires, est simplement fermé par un écran de toile, couvert d'une composition fluorescente impressionnable aux rayons X: c'est un platino-cyanure de barium.

On place l'objet ou l'individu à examiner, entre cette lorgnette et le tube de Crookes, tenu lumineux grâce aux accumulateurs électriques contenus dans la boîte carrée qui le supporte. Aussitôt, on voit à travers les vêtements du sujet, à travers les parois de la valise ou de la malle, tout ce qui n'est ni cuir, ni bois, ni linge, ni papier, ni carton... ni chair!

Les expériences véritablement extraordinaires, auxquelles on s'est livré à Paris, à la gare Saint-Lazare, avec la lorgnette de M. Séguin, un jeune ingénieur-constructeur, M. Raymond, ancien élève de l'École Polytechnique, ont été répétées au ministère des Finances et ont frappé d'admiration tous les assistants.

Un pas immense est fait, grâce à un savant français qui a repris, interprété, complété de la sorte la découverte hasardeuse de Röntgen. Ce n'est pas, Dieu merci! le fisc seul qui profitera de ce progrès: la lorgnette humaine, aux mains des chirurgiens et des médecins, fera plus de bien mille fois aux malades et aux blessés, en permettant d'apercevoir la source de leur mal, qu'elle ne nuira aux contrebandiers occasionnels en dénonçant leur petite provision de cigares prohibés.

Ajoutons que la police de protection pour les honnêtes gens — nous ne parlons pas de l'autre, de celle qui ne sert que des passions politiques — y trouvera bien aussi son compte. Parmi les expériences qui ont été faites, il en est une, en effet, qui a beaucoup frappé: l'examen radioscopique d'une valise où les douaniers, avec leurs procédés ordinaires d'investigation, n'avaient rien révélé de suspect; on n'eût pas plutôt fait jaillir l'étincelle électrique à travers le tube de Crookes et braqué la lorgnette Séguin, que des engins anarchistes purent, habilement dissimulés dans un double fond. De même dans le cadre d'un tableau jusqu'alors examiné en vain, les rayons X montrèrent tout un arsenal.

En vérité, c'est là une découverte dont la société a le droit de se réjouir, malgré les petites vexations fiscales qu'elle va faciliter, car l'impôt n'est pas de pouvoir frauder impunément la douane pour quelques douzaines de cigares ou quelques boîtes d'allumettes, c'est de vivre.

CE QUI DURE.
Le présent ne fait vite et triste. On m'a dit, au retour de nos; Combien peu de passé solabète! Et ceux qui restent changent tous.

Nous ne voyons plus sans envie Les yeux de vingt ans resplendir, Et combien déjà sont sans vie; Des yeux qui nous ont vu grandir; Qui de jeunesse emporte l'heurt, Qui n'en rapporte jamais rien; Pourrait, quelque chose donner; Je t'aime avec mon cœur ancien; Mon vrai cœur, celui qui s'attache Et ne s'enfuit plus qu'il est né; Mon cœur d'enfant, le cœur sans tâche Que ma mère m'avait donné; Ce cœur où plus rien ne pénètre, D'un plus rien désormais ne sort. Je t'aime avec ce que mon être A de plus fort contre la mort; Et si peut braver la mort même, Si le meilleur de l'homme est tel Que rien ne périsse, je t'aime Avec ce que j'ai aimé jadis!

MOTS DE LA FIN.

Berlucot, qui fréquente plus assidûment les brasseries que les salons, est invité à dîner dans une très bonne maison. Après le café, au moment où on enlève les tasses, il fait un signe au domestique: — Ne prenez rien de ces dames, dit-il. Et il se mit à empiler les soucoupes!

Sur le boulevard: — Prié! quelle chaleur! — A Marseille, depuis trois jours, nous avons eu 990 de chaleur. — Impossible, vous seriez cuit. — Je vous dis « depuis trois jours ». Ça fait 330 par jour!

Le Rénovateur des Cheveux de Hall est le plus facile à appliquer, il est aussi le plus propre parmi les préparations rivales.

Bulletin Financier.

Jeudi, 22 juillet 1897.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING-HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Jusqu'à quel point semaine: \$4,756,935 00 \$305,693 00 semaine: \$4,756,935 00 \$305,693 00 semaine: \$4,756,935 00 \$305,693 00

MARCHÉ MONÉTAIRE. Nouvelle-Orléans. Papier exceptionnel: 708. Or: 100. Argent: 100. Billets de la Banque d'Angleterre: 100. Billets de la Banque de France: 100.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS. Entre les appels de 10 M. et de 2 P. M. \$1,000 New Consols: 96 1/2. \$4,000 do: 96 1/2. 10 actions Carroll: 100 90. \$1,000 Fifth District Bonds: 101 1/2. \$2,000 New Consols: 96 1/2. 10 actions Merchants Ins. Co.: 116. 10 actions N. O. Gaslight Co.: 116.

Table with columns: Valeur, Offre, Demande. Lists various financial instruments and their market status.

Table with columns: Name, Value. Lists various stocks and bonds with their current prices.



Écoutez!

Il y en a qui naissent avec de beaux cheveux, d'autres qui en acquièrent, mais il n'y en a pas auxquels il en pousse de force. Ceux qui acquièrent une belle chevelure font généralement usage de cette préparation favorite pour les cheveux et le cuir chevelu.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer

épales. Mais l'épaississement de la taille annonçait une prochaine maternité. — Eh bien, madame, fit-elle avec la même intonation de bizarre méfiance qu'elle avait eue en ouvrant la porte, qu'étes-vous? que me voulez-vous? Mme de Lacheny, devinant qu'elle avait affaire à une malheureuse dont la raison était à moitié ébranlée par trop de secousses morales et physiques, répondit avec douceur: — Excusez-moi si je suis venue chez vous sans être connue de vous. Mais votre mari... Une clamour de désespoir l'interrompit: — Mon mari est mort!... Vous êtes venue m'annoncer sa mort!... Eh! ne cherchez pas à me préparer... il y a longtemps que je m'attends à ce nouveau désastre!

sante influence sur la pauvre femme. — Ah! fit-elle d'une voix navrante, je craignais une funeste nouvelle! C'est qu'il y a si longtemps que le malheur nous poursuit sans relâche... Ces maudits Prussiens m'ont tué tous les miens: d'abord mon père, puis mes deux frères... maintenant, c'est au tour de mon mari. — Oh! la mort!... je sens qu'elle plane sur nous tous... Elle nous enveloppe de son ombre maudite... Et j'ai peur! Un convulsif tremblement l'agitait pendant qu'elle parlait avec une fébrile volubilité. — Allons, madame, tachez de vous dominer, répliqua Faustine, vous êtes malheureuse, très malheureuse, mais qui ne l'est pas durant cette triste époque! Mme Mourelles ouvrit l'armoire et en sortit un verre d'armoise et se versa un verre d'armoise. — Vous allez, vous et Charlot, tremper des biscuits dans ce vin et les manger pendant que je vous ferai un potage. Ce ne sera pas un pot-au-feu merveilleux, mais à la guerre comme à la guerre! — Qu'est-ce qui mijote dans votre chemise? — La femme éclata d'un rire strident et prolongé. — Des rats, madame, fit-elle; un salmis de rats! rien que cela!

siemens de changer le cours des idées de Mme Mourelles. — Charlot, — Viens ici, Charlot, fit Mme de Lacheny. — L'enfant s'approcha avec empressement de cette inconnue qui lui souriait si doucement. — Tu vas m'aider à préparer votre déjeuner, dit Faustine. En même temps, posant sur la table son panier elle en sortait une bouteille de vin rouge, et plusieurs petits paquets enveloppés de papier contenant des boîtes de sardines, des biscuits anglais, des tablettes de chocolat et des légumes conservés. — Ou sont vos verres? demanda Faustine. — Il ne vous en reste qu'un seul, répliqua Mme Mourelles. — Apportez-le moi pendant que je vais déboucher cette bouteille. Mme Mourelles ouvrit l'armoire et en sortit un verre d'armoise et se versa un verre d'armoise. — Vous allez, vous et Charlot, tremper des biscuits dans ce vin et les manger pendant que je vous ferai un potage. Ce ne sera pas un pot-au-feu merveilleux, mais à la guerre comme à la guerre! — Qu'est-ce qui mijote dans votre chemise? — La femme éclata d'un rire strident et prolongé. — Des rats, madame, fit-elle; un salmis de rats! rien que cela!

C'est moins cher qu'un salmi de perdreaux!... Et dire qu'autrefois je me plaignais de ce que la maison était infestée de cette vermine!... Aujourd'hui je m'en félicite, car c'est la seule viande que nous puissions avoir pour rien... En guise de beurre, j'ai fait fondre un reste de chandelle de suif... Tenez, regardez comme c'est appétissant! Elle avait saisi la casserole et la tendait à Faustine. Mme de Lacheny se réprima un mouvement de dégoût et, sans répondre, elle prit la casserole des mains de la femme et, ouvrant la fenêtre, jeta l'horrible mélange dans la cour. Puis elle rinça l'ustensile, l'esuya, l'emplit d'eau fraîche et y versa un bouillon-tapioca. Cependant Mme Mourelles et Charlot mangeaient leur biscuits trempés dans du vin. A mesure qu'elle avalait le réconfortant breuvage, la pauvre femme re prenait des forces. Une légère teinte rosée montait sur les paupières de ses yeux et ses yeux, perdant de leur fixité inquiétante, s'humectaient de larmes; elle devenait communicative et racontait à Faustine l'histoire de sa vie. Histoire trop commune durant la guerre. Mariée de bonne heure à Georges Mourelles, ils avaient vécu heureux, gagnant largement leur vie et mettant de côté des éco-

nomies pour les vieux jours. La guerre et son cortège de désastres avait interrompu ce paisible bonheur... Des larmes, la misère, la maladie et la faim n'avaient cessé de sévir sur eux. — Nous avons tant souffert que plus d'une fois j'ai songé à mettre fin à mes jours. Figurez-vous, madame, que mon mari lui-même voulait m'obliger d'aller mendier des secours à une dame très riche qui demeure dans un hôtel de la rue de Varennes. — Et pourquoi n'avez-vous pas suivi ce conseil de votre mari? — Oh, madame, y songez-vous! Moi qui ait toujours travaillé, aller implorer la pitié de la comtesse de Lacheny; une orgueilleuse qui fait du bien par ostentation. — Est-ce que vous la connaissez, cette comtesse de Lacheny? demanda Faustine en souriant. — Non, je ne la connais pas et ne désire pas la connaître. — Si vous ne la connaissez pas, pourquoi la jugez-vous avec tant de sévérité? — Parce que je suis sûre qu'elle doit distribuer ses aumônes par respect humain. Les riches, voyez-vous, sont incapables d'un sentiment généreux. Vous, madame, vous êtes bonne et compatissante parce que vous avez souffert, vous ne devez

pas être riche, — cela se voit d'ailleurs par la simplicité de votre toilette. Mais quant à Mme de Lacheny, j'imagine qu'elle doit être vêtue de satin et de velours. Faustine la laissait parler, sachant que pour quelques natures c'est un soulagement d'exhaler leur rancunes en paroles. Quant au petit Charlot, il paraissait jouir avec délices de son régal. C'était plaisir de voir la flamme rose qui montait sur ses joues et le joyeux éclat de son regard. — Que c'est bon! fit-il lorsqu'il eut fini son breuvage. — Le bouillon, dit alors Mme de Lacheny, sera prêt dans une demi-heure. Vous n'aurez alors qu'à le retirer du feu et à le verser dans une assiette. Ainsi que je vous les disais tout à l'heure, ce ne sera pas un pot-au-feu des plus savoureux, mais il vous fera du bien. Je vous quitte, maintenant... — Oh! ne partez pas, interrompit Mme Mourelles en fondant en larmes, restez encore parmi nous, vous qui nous avez paru comme un ange consolateur! Mais nous allons nous revoir, répliqua Faustine, seulement c'est vous qui viendrez chez moi. J'ai un petit garçon plus jeune que Charlot qui sera enchanté d'avoir un camarade, les enfants s'amuseront ensemble. Quant à vous, madame, puis-je vous être contraire, je vous

propose de travailler chez moi à la journée; j'aurai des vêtements d'hiver à vous commander ainsi que du linge à raccommoder. Vous prendrez vos repas chez moi avec Charlot, et en outre je vous offre quatre francs par jour. Ma proposition vous convient-elle? — Est-ce possible!... Oh! quel bonheur! s'écria Mme Mourelles en joignant les mains dans un élan de joie. — Mais qui donc êtes-vous, madame? — Je suis la comtesse de Lacheny et demeure dans mon hôtel de la rue de Varennes. — Quoi?... comment... vous seriez? — Oui, cette même personne qui ne fait le bien que par ostentation et dont vous repoussez l'« orgueilleuse » charité. Mais c'est du travail, et non des aumônes, que je vous offre. — Oh! madame! balbutia Mme Mourelles toute rougissante de confusion, me pardonneriez-vous jamais... — Je n'ai rien à pardonner, répliqua Faustine avec douceur; vous m'avez jugée sans me connaître. J'espère qu'à l'avenir vous aurez une meilleure opinion de moi. A continuer.